

Séance du 8 janvier 2018.

Madame Bovary (1856) : Un roman clinique Gustave Flaubert 1821-1880

Dr Étienne CUÉNANT

Académie des Sciences et Lettres de Montpellier

MOTS-CLÉS

Roman médical, réalisme, romantisme anatomique, crises nerveuses.

RÉSUMÉ

On a surtout décrit Madame Bovary comme un roman réaliste, comme s'il était raconté à distance par un observateur, un journaliste. En raison du contexte médical personnel et familial de l'auteur ainsi que celui de son époque, il s'agit plutôt d'un roman clinique. D'où l'on comprend l'empathie de Flaubert pour Emma Bovary comme celle du clinicien pour sa patiente. Et le roman de céder une part de son réalisme à un romantisme "anatomique".

Il y a pour toute œuvre littéraire plusieurs entrées de lectures possibles et complémentaires. J'ai déjà ici évoqué devant vous la "lecture médicale" de l'œuvre de Nietzsche, Dostoïevski, Proust en tentant, il est vrai un peu présomptueusement, de savoir s'il y avait un retentissement de leur affection sur leur travail. Je poursuis ici avec Gustave Flaubert et son roman phare qui est aussi un roman médical, en tout cas clinique.

Madame Bovary est une des grandes fiertés de la littérature française et pourtant ce roman est accidentel dans l'œuvre de Flaubert. Quelle en est donc la genèse ?

En Septembre 1849, Flaubert vient de terminer *La tentation de Saint Antoine* et fait venir à Croisset ses deux amis, Maxime du Camp et Louis Bouilhet, et leur en donne lecture à haute voix pendant quatre jours de 8h à minuit ! Les deux amis sont atterrés « *Nous pensons qu'il faut jeter cela au feu et n'en jamais reparler* », (ce qui montre qu'il faut une solide dose d'amitié pour assener cette vérité). Le lyrisme du texte les a barbouillés. Bouilhet lui recommande de prendre un fait divers qui l'obligera à contourner le lyrisme pour fuir ce ridicule. Flaubert, un peu sonné, encaisse et Du Camp l'emmène pour un voyage en Orient. De retour, en 51, Flaubert prendra comme sujet suggéré par Bouilhet le cas d'Eugène Delamare dont la mort a défrayé la chronique. Il va en transposer fidèlement la réalité : aussi vais-je directement à Flaubert sans passer par le fait divers.

Emma a épousé Charles Bovary, officier de santé ; la vie avec lui est plate, sans émotion, malgré un enfant. Pour survivre, elle le trompe avec deux amants successifs (Rodolphe et Léon) qui ne sont pas à la hauteur de ses espérances (phases dépressives). Elle essaie de compenser par des dépenses inconsidérées pour travestir son malheur (phases maniaques). Rien ne comble la grande lassitude de sa vie ratée et

endettée. D'où son suicide à l'arsenic comme seule fuite possible. Charles meurt de chagrin quelques temps plus tard.

On a souvent dit que la force de ce roman tient au fait que Flaubert raconte comme un journaliste qui se tient à distance des faits magistralement décrits, une propédeutique pour le réalisme. Mais l'acuité de Flaubert pour son sujet est bien plus grande que celle d'un journaliste parachuté pour décrire un fait divers. La raison en est que Flaubert se comporte comme un clinicien qui, à mesure qu'il observe et décrit l'hystérie d'Emma que l'on nommerait aujourd'hui névrose maniaco-dépressive, explore aussi sa propre fragilité nerveuse et vice versa. C'est Flaubert clinicien qui borne les symptômes de Madame Bovary.

Je n'invente rien en disant que c'est un roman médical ; Sainte-Beuve dans le *Moniteur universel* du 4 mai 1857 écrit : « *Fils et frère de médecins distingués, M. Gustave Flaubert tient la plume comme d'autres le scalpel. Anatomistes et physiologistes, je vous retrouve partout !* ». C'est donc qu'il y a un univers médical qui imprègne Flaubert, son milieu et son époque.

1. Gustave Flaubert (1821-1880) sa maladie et son milieu

Toute la vie de Flaubert est baignée de médecine. Son père Achille est chirurgien en chef à l'Hôtel-Dieu de Rouen. Son frère de neuf ans son aîné, lui aussi nommé Achille, est un copier-coller du père.

1.1. La maladie de Flaubert

L'épilepsie

L'épilepsie et l'expérience personnelle de la fragilité nerveuse de Flaubert doivent être connues pour ajouter à la dimension médicale du roman. Précisons que cette épilepsie a été authentifiée par les épiléptologues dont le célèbre Henri Gastaut (1915-1995) de Marseille.

La première crise survient en 1844. Neuf ans plus tard, Flaubert raconte dans une lettre à Louise Colet (Corr 02/09/1853) : *Hier nous sommes partis à Pont-l'Évêque... La dernière fois que j'étais passé par là c'était avec mon frère en janvier 1844 quand je suis tombé comme frappé d'apoplexie et qu'il m'a cru mort pendant 10 minutes. C'était une nuit à peu près pareille. J'ai reconnu la maison où il m'a saigné.*

La lumière d'une auberge déclenche l'aura de la crise avec *une flamme dans l'œil droit, tout me semble de couleur d'or* et, pendant les crises ultérieures, il décrit la même aura : *je tiens les guides, voici le roulier* (dans la crise inaugurale un roulier est passé à côté de lui) *j'entends les grelots. Ah ! je vois la lanterne de l'auberge.*

Ces crises sont attestées comme ici par Du Camp dans ses *Souvenirs littéraires* mais aussi par sa maîtresse, Louise Collet, qui (dans son memento du 15 août 1852) raconte la crise à laquelle elle vient d'assister. Flaubert lui même en parle lorsqu'il présente ses crises nerveuses où dit-il : *j'ai eu des chandelles devant les yeux* (Corr à Louise Colet du 31/03/1852). On ne sait pas vraiment si elles sont toutes suivies de crises épiléptiques.

Flaubert analyse aussi sa maladie en général qu'il regroupe sur ce terme générique de crises nerveuses. (Corr à Louise Colet du 31/03/53) : *Ma maladie des nerfs m'a bien fait ; elle a reporté tout cela sur l'élément physique et m'a laissé la tête froide, et puis elle m'a fait connaître de curieux phénomènes psychologiques, dont personne n'a l'idée ou plutôt que personne n'a subis.* Donc quand il dit *Mme Bovary c'est moi* c'est bien de cela dont il s'agit. S'il dit *Mme Bovary c'est moi*, c'est qu'il le

ressent. Le réalisme décrit ce que l'on voit avec distance tandis que le romantisme décrit ce que l'on ressent. Donc Flaubert n'a pas quitté complètement ce dernier.

Notons aussi l'erreur de Sartre qui dévie cette épilepsie en crises de névroses hystéroïdes et énonce (*Idiot de la famille* 1971) que l'accident de 1844 était voulu par Flaubert, inaugurant le refuge nécessaire à son enfermement et son génie créateurs.

Plutôt qu'être enfermé dans sa névrose, Flaubert passe sa vie à Croisset, ce domaine acquis par son père pour donner un cadre de vie apaisant à son fils et qu'il ne quittera pas. C'est là qu'il est soigné au décours de la première crise. Dans une lettre à Ernest Chevalier du 09/02/1844 il lui dit : *On me purge, on me saigne, la bonne chère¹ (sic) m'est interdite, le vin m'est défendu. Je suis un homme mort... Ah que je m'emmerde !*

La syphilis de Flaubert.

Elle n'a pas, à l'inverse de la maladie précédente, d'incidence directe sur le roman. Lors de son voyage en Orient avec Du Camp, Flaubert a contracté une syphilis dans un bordel de Beyrouth. Dans une lettre à Louis Bouilhet il écrit de Constantinople, le 14 novembre 1850 : *Il faut que tu saches, mon cher monsieur, que j'ai gobé à Beyrouth (je m'en suis aperçu à Rhodes) sept chancres, lesquels ont fini par se réduire en deux puis en un. – Je soupçonne une Maronite de m'avoir fait ce cadeau, mais c'est peut-être une petite Turque. Est-ce la Turque ou la Chrétienne, qui des deux ? problème ? pensée !!! voilà un des côtés de la question d'Orient que ne soupçonne pas la Revue des deux Mondes.*

Puis au même Bouilhet, le 18 février 1850 : « ... mes affreux chancres se sont enfin fermés. L'induration, quoique coriace encore, paraît vouloir s'en aller. Mais quelque chose qui s'en va aussi, et plus vite, ce sont mes cheveux. Tu me reverras avec la calotte. J'aurai la calvitie de l'homme de bureau, celle du notaire usé, tout ce qu'il y a de plus couillon en fait de sénilité précoce. »

À Camille Roger, le 11 mars 1851 (de Naples) : ... *au sujet de mon infortuné braquemart. Eh bien sache qu'il est guarry pour le moment.*

Cette maladie est restée sans suite et concluons pour ce chapitre que Flaubert n'est mort ni d'une paralysie générale – évolution terminale de la syphilis –, ni des suites d'une crise d'épilepsie, mais d'une hémorragie cérébrale.

1.2. Flaubert et l'univers médical

À celui familial, il faut ajouter Louis Bouilhet, son ami d'enfance, qui a entrepris des études médicales à Rouen, (élève du père Achille Flaubert). C'est important : Bouilhet va fournir à Flaubert l'histoire Delamare et reste son principal bureau de renseignement sur la médecine.

Flaubert possède aussi une solide culture livresque médicale (bibliothèque de son père ?) plus particulièrement axée sur les maladies mentales.

Mais a-t-il lu *Le traité des maladies des femmes* du Montpelliérain Jean Astruc (1684-1766) publié au milieu du XVIII^e siècle, *Le traité médico philosophique sur l'aliénation mentale* de Pinel, *Le traité complet de l'hystérie* d'Hector Landouzy publié en 1846, *L'histoire philosophique de l'hypochondrie et de l'hystérie* de Frédéric Dubois d'Amiens ? Précisons aussi que, sur les conseils de son frère, il a lu le *Traité pratique du pied bot* de Vincent Duval pour l'opération d'Hippolyte.

¹ La correspondance de Flaubert est émaillée de fautes d'orthographes.

Flaubert est aussi au fait des courants de pensée médicale : il relate dans Bouvard et Pécuchet les expériences mécanicistes de Sanctorius et sa fameuse chaise balance, mais il est aussi au fait de son temps.

Le tournant des années 1850 est majeur, la médecine, avec ses 3 a : analgésie, antiseptie et anesthésie, entre dans l'ère moderne. Les travaux de Claude Bernard fascinent tous les milieux y compris le littéraire puisque Zola très admiratif décrète qu'il veut écrire comme Cl. Bernard *dissèque ses grenouilles* ; il donne ici une définition du naturalisme qui prétend appliquer à la littérature les méthodes de la science en général et de la médecine expérimentale en particulier. La différence entre réalisme et naturalisme est ténue, disons que le naturalisme est une expression plus radicale du réalisme. Bref, on commence à croire en la médecine et la voici sujet de roman (*Le Dr Pascal* de Zola, *Le médecin de campagne* de Balzac).

Pour autant Flaubert n'ignore rien des iatomécaniciens et du vitalisme. Les Mécaniciens abandonnent l'individu à son moteur et ses huiles. Le Vitalisme considère l'individu comme un tout non réductible à ses propriétés physico-chimiques et dont la puissance de la vie est cette force vitale (biologique) non localisable ni véritablement définie qui peut être aussi bien source de maladie que de santé. La querelle entre les mécaniciens et les vitalistes n'est pas encore éteinte au début du XIX^e siècle, mais Flaubert est du côté de Bichat donc du Vitalisme.

Enfin pour clore cet univers médical, il y a le roman lui même. Au fond qu'est ce que cette histoire de Madame Bovary ? C'est celle d'un univers médical : Charles son mari, officier de santé, Homais le pharmacien et ses théories chimiques, Canivet, chirurgien, le Dr Larivière, le grand docteur Larivière, qui sont en permanence à son chevet et qui pour autant n'arrivent à rien. Aussi ce roman aurait pu porter un titre plus médical du genre : *Maladie nerveuse et suicide : à propos du cas de Madame Bovary*. Et je pense qu'il faut aborder ce roman avec comme fil conducteur cette constatation d'Hector Landouzy : *N'est-ce pas le véritable point d'union de la médecine et de la philosophie que l'interprétation de ces maladies (nerveuses) à la fois organiques, morales et intellectuelles, pour lesquelles l'analyse anatomique, les procédés physiques ou chimiques nous fournissent si peu de concours ?* [Rey et Seginger, p. 332]

Ce que Flaubert confirme lui même [Correspondance 6/10/71] : ... *j'ai, à mes dépens, acquis beaucoup d'expériences en fait de névroses. Tous ces traitements qu'on leur applique ne font qu'exaspérer le mal. – Je n'ai encore jamais rencontré, en ces matières un médecin intelligent - Non ! pas un ! C'est consolant ! Il faut s'observer soi-même scientifiquement et expérimenter ce qu'il convient.*

Mais une bonne histoire de neurasthénique ne fait pas pour autant un chef-d'œuvre qui continue 170 ans plus tard à fasciner lecteurs et écrivains. Rappelons ici : Baudelaire, Taine, Hugo, Zola, Barbey d'Aurevilly, Proust, Sartre, Villa Matas, Pamuk, Barnes, Roth, Michon, et certainement d'autres que je ne connais pas.

C'est que ce roman est singulier. La construction, l'écriture y sont particulières parfois même déroutantes. Flaubert a travaillé avec acharnement pour essayer de faire apparaître matériellement devant le lecteur tout ce qu'il écrit. Il a lutté contre *le lyrisme* qui fait louange au langage et le *vulgaire* qui vante la réalité. Dans le roman traditionnel, il y a un narrateur scripteur et/ou héros et un ou plusieurs éléments perturbateurs qui lancent et relancent le récit. Ici, comme dit Proust, c'est un *trottoir roulant* d'où émergent et se cachent, selon les besoins du récit, des personnages que Flaubert ne cesse de désépaisser pour qu'il n'y ait pas de grande différence entre le début et la fin du texte. Un peu comme s'ils n'étaient que des êtres, des choses, des lieux communs qui le fascinaient tant. En tout cas, pas de héros ici.

2. Le roman

Arbitrairement, je divise ce roman en trois parties selon les lieux où il se déroule.

- La première : appelons la Tostes où la période étologique
- La deuxième période ou Yonville est la plus riche. La phase d'état
- La troisième période ou Rouen. Acmé et détresse.

Première période.

C'est à Tostes que Charles marié à Emma s'installe.

Charles Bovary ouvre le roman. D'emblée, Flaubert utilise un objet comme un signe pour le caractériser définitivement. C'est la casquette de Charles lorsqu'il rentre au lycée en classe de 5^{ème} : *C'était une de ces coiffures d'ordre composite, où l'on retrouve des éléments du bonnet à poils, du chapka, du chapeau rond, de la casquette de loutre et du bonnet de coton, une de ces pauvres choses, enfin, dont la laideur muette a des profondeurs d'expression comme le visage d'un imbécile. Ovoïde et renflée de baleines, elle commençait par trois boudins circulaires ; puis s'alternaient séparément une bande rouge, des losanges de velours et de poils de lapin ; venaient ensuite une façon de sac qui se terminait par un polygone cartonné, couvert d'une broderie en soutache compliquée, et d'où pendait, au bout d'un long cordon trop mince, un petit croisillon de fils d'or, en manière de gland. Elle était neuve ; la visière brillait.*

Quatre remarques pour le style, fréquemment utilisées par Flaubert :

- C'est indirectement que l'on apprend que Charles est niais et cela ne le quittera plus. Flaubert utilise très souvent ce procédé comparatif voire caricatural et le plus souvent à partir de choses ordinaires.
- La description de la casquette est extrêmement précise d'où son sens maîtrisé de l'observation. Michel Butor y a vu une préfiguration du nouveau roman. Cette casquette ne nous dit rien aujourd'hui mais à l'époque c'est exactement l'inverse. C'est la marque du réalisme.
- La chute. Abrupte, comme une barque qui quitte subitement le courant pour venir s'ensabler brutalement sur la berge.
- Et l'utilisation de l'imparfait de façon itérative. Ici pour ciseler encore la chute.

Charles est un officier de santé. Rappelons que ceux-ci n'étaient pas des médecins et que leurs prescriptions et gestes étaient encadrés et limités. Ses études, jusqu'à l'obtention de son diplôme, sont bien laborieuses :

Il n'y comprit rien ; il avait beau écouter, il ne saisissait pas. Il travaillait pourtant, il avait des cahiers reliés. Il suivait les cours, il ne perdait pas une seule visite. Il accomplissait sa petite tâche quotidienne à la manière d'un cheval de manège, qui tourne en place les yeux bandés, ignorant la besogne qui le broie. (On remarquera ici la succession de verbes à l'imparfait qui donnent le tournis et le cheval de manège pour appuyer ce vertige)

Pourtant Charles n'est pas mauvais médecin et le travail ne lui fait pas peur : *Il réussissait particulièrement bien dans les catarrhes et maladies de poitrine. Craignant beaucoup de tuer son monde, Charles, en effet, n'ordonnait guère que des potions calmantes, de temps à autre de l'émétique, un bain de pieds ou de sangsues. Ce n'est pas que la chirurgie lui fit peur ; il vous saignait les gens, comme des chevaux, et il avait pour l'extraction des dents une poigne de fer. ... Enfin, pour se tenir au courant, il prit un abonnement à la Ruche médicale, journal nouveau dont il avait reçu le prospectus...*

Il est balourd et ballot. Sa *conversation est plate comme un trottoir de rue*. Plus loin : *Il n'avait jamais été curieux*. Il aime cette jolie femme, du moins ce qu'elle représente de féminité à ses côtés et dont il est fier.

Pour comprendre le caractère d'Emma il faut revenir à son adolescence lorsque son père pour ses études l'a mise au couvent où, contrairement à ce que l'on pourrait croire, elle y est parfaitement heureuse. Elle y goûte *le parfum des autels, la fraîcheur des bénitiers, le rayonnement des cierges*. Au couvent, les livres circulent, elle a lu Paul et Virginie, Walter Scott, et surtout les keepsakes qui sont les ancêtres des romans photos. Elle se voit en héroïne de sa vie avec Charles comme producteur et partenaire de ces rêves. Mais cette nouvelle existence et son mariage n'ont rien apporté. Elle n'y a pas trouvé cette exaltation, cet excès de vie attendus et très vite elle se demande *mon Dieu, pourquoi me suis-je marié ?*

Pour achever son désespoir naissant, il y a ce coup de massue lors du dîner à la Vaubyessard chez le marquis d'Andervilliers au milieu de cette aristocratie où elle est émerveillée comme un enfant devant un spectacle féérique : *Ils avaient le teint de la richesse, ce teint blanc que rehaussent la pâleur des porcelaines, les moires du satin, le vernis des beaux meubles, et qu'entretient dans sa santé un régime discret de nourritures exquises*. Et puis ce vieux Duc de Laverdière *qui avait mené une vie bruyante, de débauches, pleine de duels, de paris, de femmes enlevées, avait dévoré sa fortune et effrayé toute sa famille*. Il est cacochyme mais fait grande impression sur Emma car : *Il avait vécu à la cour et couché dans le lit des reines*.

De retour chez eux, Charles doit s'arrêter pour un problème d'attelage et ramasse un porte cigare en soie verte certainement égaré par le vicomte qui deviendra pour Emma l'objet fétiche de ce auquel elle n'accèdera jamais.

Son voyage à la Vaubyessard avait fait un trou dans sa vie, à la manière de ces grandes crevasses qu'un orage, en une seule nuit, creuse quelquefois dans les montagnes. Elle aurait voulu que ce nom de Bovary, qui était le sien, fût illustre, le voir étalé chez les libraires, répété dans les journaux, connu dans toute la France. Mais Charles n'avait point d'ambition. (Définition du "Bovarysme": le refuge dans l'illusion par insatisfaction de la réalité).

Pour elle rien n'arrivait, Dieu l'avait voulu ! L'avenir était un corridor tout noir. En certains jours, elle bavardait avec une abondance fébrile ; à ces exaltations succédaient tout à coup des torpeurs où elle restait sans parler, sans bouger. Ce qui la ranimait alors, c'était de se répandre sur les bras un flacon d'eau de Cologne.

Charles sent bien qu'elle ne va pas, et la conduit chez un de ses anciens maîtres. *C'était une maladie nerveuse ; on devait la changer d'air.*

(En faisant du rangement dans ses affaires avant de déménager, elle retrouve son bouquet de mariage – séché –. *Elle le jeta dans le feu. Il s'enflamma plus vite qu'une paille sèche*). *Quand on partit de Tostes, au mois de mars, madame Bovary était enceinte.*

Avec cette première partie d'anamnèse, d'étiopathogénie de Charles et d'Emma, on est en plein dans le réalisme. Le réalisme s'oppose à l'idéalisme et veut décrire la vie réelle sans a priori ni censure morale. La réalité, du moins scientifiquement, implique la causalité donc un déterminisme. Flaubert met en place ici le déterminisme psychologique d'Emma et Charles. Chez Claude Bernard le déterminisme est lié aux conditions de l'expérience. (Déterminisme : ordre des faits suivants lesquels les conditions d'existence d'un phénomène sont déterminés) Cette condition de l'expérience est ici le travail de l'auteur pour que le fait apparaisse (ou non) : et c'est la littérature. Mais ça pose problème car le réalisme vous rend esclave de vos sources et vous oblige à une documentation excessive. (On dit que Flaubert dans sa vie aurait lu 1 500 ouvrages pour se documenter). On croit avoir devant soi des

personnages de la réalité, de la vie de tous les jours et l'on a, en fait, des prototypes extrêmement travaillés. Ce qui rend la tâche pour l'auteur encore plus difficile puisque pour le lecteur tout doit sembler naturel. (La *Baigneuse de Courbet* et le *Portrait de Monsieur Bertin* d'Ingres ne tombent pas non plus du ciel).

C'est un des grands biais du réalisme puisque je pense que c'est l'idée de l'auteur qui doit conduire le déterminisme du roman et de ses personnages et non son scientisme.

Deuxième période : Yonville l'Abbaye

Donc, les voilà installés à Yonville ce qui n'est pas une source d'apaisement puisque Charles doit refaire une clientèle avec, face à lui, le pharmacien Homais dont nous reparlerons.

Toujours dans ses torpeurs, étouffements, exaltations, Emma est courtisée par le jeune Léon, clerk de notaire très épris, mais, si je puis dire, ils manquent encore de métier et ne peuvent conclure, d'où le départ de Léon, qui bien sûr n'arrange rien.

Emma va faire la rencontre de Rodolphe, qui a amené à Charles un de ses employés souffrant, que Charles saigne, aidé d'Emma sous le regard intéressé de Rodolphe, véritable dandy et dragueur professionnel. Il habite la Huchette, propriété voisine à tout juste une demi-heure de marche de Yonville.

La scène de drague de Rodolphe est très symptomatique du style indirect de Flaubert. Au lieu de la placer dans un endroit propice à l'idylle, elle a lieu sur le balcon de la mairie où ils assistent à midi au discours du conseiller Lieuvain inaugurant les comices agricoles. Et pendant le discours lénifiant du conseiller, Rodolphe lance ses hameçons auxquels elle va mordre. Flaubert utilise ce style indirect pour mettre sur le même pied la fadeur du discours emplie de lieux communs et l'amour naissant de l'adultère qui en est un autre.

Emma va vivre une phase d'exaltation amoureuse exacerbée ce qui inquiète Rodolphe qui n'y voit pas plus qu'une *baisade*. Quand elle rentre chez elle tout redevient noir. Elle se met à dépenser chez Lheureux : tissus, vêtements, cadeaux pour Rodolphe (cravache), le tout à crédit puisqu'elle n'a pas un sou. Rodolphe décide de mettre fin à cette liaison et met dans la cachette au fond du jardin (où ils échangent leur correspondance enfiévrée et l'agenda des rendez-vous) une corbeille d'abricots (l'abricot est le symbole du sexe féminin) avec en dessous une lettre de rupture. Effondrement d'Emma qui présente une crise d'hystérie typique. Description clinique de Flaubert :

- Première phase : *elle essaya de manger, les morceaux l'étouffaient*. Premier stade du syndrome hystérique décrit par Jean Astruc dans son *Traité des maladies des femmes* : la malade se plaint de s'étrangler... mais la connaissance et le sentiment subsistent.
- Deuxième phase : Emma s'évanouit, tombe raide à la renverse prise de mouvements convulsifs. Astruc : la connaissance et le sentiment se perdent, agitations, convulsions, mais respiration et pouls conservés.
- Troisième phase : *Elle était étendue, la bouche ouverte, immobile et blanche comme une statue de cire*. Astruc : les malades sont immobiles, sans connaissance, entièrement semblables à des mortes [Rey et Seginger].

On ne sait pas si Flaubert avait vraiment lu Astruc, c'est tout à fait possible voir très probable. Mais il est aussi probable que cette affection très répandue ait été suffisamment vulgarisée pour que Flaubert puisse la décrire cliniquement. Ou peut être encore que l'hystérie est pour l'auteur un lieu commun de plus, ce qui est peu probable vu l'importance qu'il accorde aux crises nerveuses.

Il s'en suit une période de 42 jours "d'incapacité" pour Emma alitée où Charles reste à ses côtés, interrompant son travail.

L'autre événement médical est l'opération du pied bot d'Hippolyte, le garçon de l'hôtel du Lion d'or, où arrive tous les jours l'Hirondelle qui fait la navette pour Rouen. Elle met en scène Homais, le pharmacien : c'est un personnage fat, prétentieux, anticlérical, se réclamant des vertus du progrès, du positivisme, de la science, ce qui ne l'empêche pas d'avoir été condamné pour exercice illégal de la médecine. Homais, pour se faire mousser, exhorte Charles qui n'est en rien chirurgien à opérer Hippolyte pour se faire un nom. Charles hésite, mais il est faible et Emma, dans une phase un peu maniaque où elle se verrait bien aussi à l'affiche, le pousse.

Cette opération est un grand moment de bravoure du roman. Flaubert montre la bêtise du milieu médical rural auquel la médecine de Rouen viendra porter secours. Elle met en lumière son opposition franche à la théorie mécaniciste de l'individu où la partie est considérée avant le tout puisqu'Hippolyte ne souffre en rien de cette difformité et cavale toute la journée comme un lapin. Bien sur l'opération va rater et le Dr Canivet de Neufchatel sera appelé au secours.

Pour cette scène, Flaubert, sur les conseil de Bouilhet et de son frère, a lu le traité de Duval et s'amuse avec cette terminologie ésotérique de la stréphopodie (de strephos : tourner et pede le pied). Bien sûr, le pauvre Charles est complètement perdu dans ses livres. Pourtant c'est simple il suffit de couper le tendon d'Achille. Cette ténotomie défendue par Duval a été décrite pour la première fois par le montpelliérain Jacques Delpech :

Il tremblait déjà dans la peur d'attaquer quelque région importante qu'il ne connaissait pas. Ni Ambroise Paré, appliquant pour la première fois depuis Celse, après quinze siècles d'intervalle, la ligature immédiate d'une artère ; ni Dupuytren allant ouvrir un abcès à travers une couche épaisse de l'encéphale ; ni Gensoul, quand il fit la première ablation du maxillaire supérieur, n'avaient certes le cœur si palpitant, la main si frémissante, l'intellect aussi tendu que M. Bovary quand il s'approcha d'Hippolyte son ténotome entre les doigts.

On voit ici que Flaubert a du mal à se détacher du lyrisme. Emma est euphorique. *Elle lui sauta au cou...La soirée fut charmante, pleine de causeries, de rêve en commun...L'idée de Rodolphe un moment lui passa par la tête ; mais ses yeux se reportèrent sur Charles ; elle remarqua avec surprise qu'il n'avait point de vilaines dents.* Ce qui montre la triste réalité du couple.

Hélas les suites opératoires vont mal se passer. Dans la boîte de contention où il est enfermé, le pied s'infecte et les erreurs médicales conduisent au sepsis puis à la gangrène du membre inférieur. On fait appel au Dr Canivet qui voit rouge devant ce tableau pour lequel seule l'amputation peut sauver Hippolyte

Secouant Homais par le bouton de sa redingote, il vociférait dans la pharmacie. « Ce sont des inventions de Paris ! Voilà les idées de ces messieurs de la Capitale ! C'est comme le strabisme, le chloroforme, la lithotricie, un tas de monstruosité que le gouvernement devrait défendre ! Mais on veut faire le malin, et l'on vous fourre des remèdes sans s'inquiéter des conséquences... et, nous n'imaginerions pas d'opérer quelqu'un qui se porte à merveille ! Redresser des pieds bots ! Est-ce que l'on peut redresser les pieds bots ? c'est comme si l'on voulait, par exemple, rendre droit un bossu ! ... Bovary pendant ce temps là, n'osait bouger se sa maison {ils sont chez le pharmacien}... Quelle mésaventure ! pensait-il... Il se voyait déshonoré, ruiné, perdu ! ... Emma, en face de lui, le regardait ; elle ne partageait pas son humiliation, elle en éprouvait une autre ; c'était de s'être imaginée qu'un pareil homme pût valoir quelque chose, comme si vingt fois déjà elle n'avait pas

suffisamment aperçu sa médiocrité... Tout en lui l'irritait maintenant, sa figure, son costume, ce qu'il ne disait pas, sa personne entière, son existence enfin.

Troisième et dernière partie : Rouen.

Emma a retrouvé Léon à Rouen et au prétexte d'aller prendre des leçons de piano elle s'y rend deux fois par semaine et parfois découche. La scène où Emma retrouve Léon pendant la représentation de Lucie de Lammermoor à laquelle elle s'identifie à la première note est un grand moment. Cela lui déclenche une crise nerveuse très forte.

Elle dépense de plus en plus et se trouve aculée entre un amant qui prend peur d'elle et Lheureux son usurier qui la poursuit jusqu'à ce que les huissiers ne viennent chez elle et commencent la saisie. (Notons cette description clinique de la saisie : *Ils examinèrent les robes, le linge, le cabinet de toilette ; et son existence, jusque dans les recoins les plus intimes, fut comme un cadavre que l'on autopsie, étalée tout du long aux regards de ces trois hommes*) C'en est trop et Emma décide d'en finir en se faisant ouvrir par Justin l'armoire ou le pharmacien enferme l'arsenic. Cette dernière phase médicale du roman n'a pas été suffisamment documentée car l'intoxication à l'arsenic est longue tandis qu'ici Emma meurt en quelques jours.

Devant ce tableau désespéré, on fait appel au Dr Larivière, célèbre médecin à l'hôpital de Rouen, qui aurait pour modèle le père de Flaubert.

L'apparition d'un dieu n'eût pas causé plus d'émoi. Bovary leva les mains, Canivet s'arrêta court et Homais retira son bonnet grec bien avant que le docteur fut entré.

Il appartenait à la grande école chirurgicale sortie du tablier de Bichat, à cette génération, maintenant disparue de praticiens philosophes qui, chérissant leur art d'un amour fanatique, l'exerçaient avec exaltation et sagacité ! Tout tremblait dans son hôpital quand il se mettait en colère et ses élèves le vénéraient si bien, qu'ils s'efforçaient, à peine établis, de l'imiter le plus possible ; de sorte que l'on retrouvait sur eux, par les villes alentour, sa longue douillette de mérinos et son large habit noir, dont les parements déboutonnés couvraient un peu ses mains charnues, de fort belles mains, et qui n'avaient jamais de gants, comme pour être plus promptes à plonger dans les misères. Dédaigneux des croix, des titres et des académies, hospitalier, libéral, paternel avec les pauvres et pratiquant la vertu sans y croire, il eût presque passé pour un saint si la finesse de son esprit ne l'eût fait craindre comme un démon. Son regard, plus tranchant que ses bistouris, vous descendait droit dans l'âme et désarticulait tout mensonge à travers les allégations et les pudeurs. Et il allait ainsi, plein de majesté débonnaire que donnent la conscience d'un grand talent, de la fortune, et quarante ans d'existence laborieuse et irrécusable.

... « Allons mon pauvre garçon, du courage ! Il n'y a plus rien à faire »...

Il sortit {Larivière} pour donner des ordres au postillon avec le sieur Canivet, qui ne se souciait pas non plus de voir Emma mourir entre ses mains.

Le pharmacien les rejoignit sur place. Il ne pouvait, par tempérament, se séparer des gens célèbres. ...

{Homais à Larivière} « J'ai voulu docteur, tenter une analyse, et primo, j'ai délicatement introduit dans un tube...

- Il aurait mieux valu, dit le chirurgien, lui introduire vos doigts dans la gorge. » ...

Homais s'épanouissait dans son orgueil d'amphitryon, ... Il étalait son érudition, il citait pêle-mêle les cantharides, l'upas, le manceniller, la vipère..

{Pour achever ce tableau de fatuité d'Homais, lorsque servant son café à Larivière, il lui demande : *Saccharum, docteur*}

Cette description de Larivière montre la formidable ascension de l'estime médicale dans la société. Nous sommes très loin de la critique moliéresque. L'estime pour le médecin n'est due qu'à la croyance désormais sans retour que l'on place dans la capacité de la Médecine encore ici très empreinte de Vitalisme

Les portraits de Canivet et Larivière sont intéressants parce qu'il montrent bien désormais que la médecine plus qu'un art est une science : on est loin de la critique moliéresque. Corollaire : les médecins s'élèvent significativement dans la hiérarchie sociale.

Mais comme toujours il faut relativiser. À la fin du Roman, Charles meurt au fond de tristesse et Flaubert de conclure : *Depuis la mort de Bovary, trois médecins se sont succédé à Yonville sans pouvoir y réussir, tant M. Homais les a tout de suite battus en brèche. Il fait une clientèle d'enfer ; l'autorité le ménage et l'opinion publique le protège. Il vient de recevoir la croix d'honneur.*

3. Le procès

On a voulu interdire ce roman qui était une atteinte aux bonnes mœurs, un outrage à la morale publique et religieuse. Il est vrai que Flaubert pour son temps ne ménage rien dans la scène de l'extrême-onction.

Ensuite il récita le Misereatur, et l'Indulgentiam, trempa son pouce droit dans l'huile et commença les onctions : d'abord sur les yeux qui avaient tant convoité les somptuosités terrestres ; puis sur les narines, friandes de brises tièdes et de senteurs amoureuses ; puis sur la bouche, qui s'était ouverte pour le mensonge, qui avait gémi d'orgueil et crié dans la luxure ; puis ses mains, qui se délectaient aux contacts suaves, et enfin la plante des pieds ; si rapides autrefois quand elle courait à l'assouvissement de ses désirs, et qui maintenant ne marcheraient plus.

4. Pour conclure

Je dirais que Flaubert a beaucoup souffert à l'écriture de ce roman qui lui a pris cinq ans de sa vie et les témoignages dans sa correspondance de cette époque sont instructifs. Il a écrit ce roman contre nature, contre sa nature qui est portée sur le pourpre empesé des atours moirés des femmes ainsi que le nuancier du délice et de la douleur des passions. Il dit lui même (Corr L. Collet 16/10/1852) : *Il y a en moi, littérairement parlant, "deux bonshommes distincts" : un qui est épris de gueulades, de lyrisme, de grands vols d'aigles, de toutes sonorités de la phrase et des sommets de l'idée ; un autre qui creuse et fouille le vrai tant qu'il peut, qui aime à accuser le petit fait aussi puissamment que le grand, qui voudrait vous faire sentir presque matériellement les choses qu'il reproduit.*

Mme Bovary est un roman médical puisque son sujet : la névrose d'Emma baigne dans une piscine de médecins qui n'ont pas plus de compétence pour appréhender cette maladie nerveuse que celle organique d'Hippolyte.

Mais c'est surtout un roman clinique avec des descriptions rigoureuses, et les descriptions cliniques collent parfaitement avec le réalisme.

C'est un roman de clinicien ; l'adultère d'Emma n'est pas celui d'une femme frivole qui veut mettre du piment dans sa vie comme on le voit souvent dans le libertinage du XVIII^{ème}. C'est l'oxygène nécessaire à un insuffisant respiratoire qui

voit progressivement son souffle lui échapper. C'est une sorte d'automédication à sa dépression dans cet univers où ses proches, comme ses amants sont incapables de la sentir, de la sortir du trou dans lequel l'usurier Lheureux l'enfonce un peu plus.

Le clinicien c'est évidemment Flaubert qui expérimentant lui aussi les crises nerveuse garde beaucoup d'humanité pour Emma. Exactement comme le médecin qui interroge, examine froidement son malade et relate l'observation avec la rigoureuse et impassible exactitude tout en gardant secrètement l'empathie nécessaire qu'il doit à ce dernier. C'est ce secret qui sourd entre les lignes. C'est ce secret, cette empathie pour Emma qui fait la grandeur du texte. Je pense qu'ici Flaubert invente ce que je nommerai le "romantisme anatomique" où il décrit avec une grande précision la réalité clinique de ce qu'il voit, certes, mais aussi de ce qu'il ressent en raison de son expérience propre. On comprend alors cliniquement le *Mme Bovary c'est moi*.

Ce romantisme anatomique n'est pas resté sans lendemain et on le retrouve chez de nombreux auteurs : de Marcel Proust à Philip Roth.

BIBLIOGRAPHIE :

Flaubert G., *Madame Bovary*. Collection Folio.

Correspondance de Flaubert, Tomes I et II. Coll. La Pléiade. Ed. Gallimard.

Rey P.L. et Seginger G., *Madame Bovary et les savoirs*. Presse Sorbonne Nouvelle.